

Drame de la jalousie

SAINT-GERMAIN. — Un ouvrier plombier, le nommé Dufour, demeurant 110, rue de Pologne, s'était marié, l'an dernier, avec une jeune fille d'Argenteuil, Jeanne Robin. Bientôt Dufour manifesta une jalousie telle qu'il se mit à martyriser la pauvre femme d'une façon atroce.

Tout récemment, dans un de ses moments de fureur, il baillonna et ligota sa femme, l'étendit sur son lit et lui injecta de l'acide sulfurique dans le corps.

Mme Dufour, bien que souffrant horriblement, n'osa pas se plaindre. Ce fut sa mère qui dénonça le misérable.

Dufour a été arrêté. Détail navrant : Mme Dufour, transportée à l'hôpital, a mis au monde un enfant, lequel a survécu jusqu'ici.

Paul Bartol

MUSIQUE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — L'*Ouragan*, drame lyrique en quatre actes, de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Je suis averti, en revenant de cette représentation, que le journal est aujourd'hui très chargé et l'on me demande de résumer ce que j'ai vu autant qu'il sera en moi. On ne s'étonnera donc pas que j'écarte tout développement subsidiaire. Tout au moins ferai-je en sorte d'être très clair.

Voici d'abord, au plus bref, l'action imaginée par M. Emile Zola. Nous sommes dans une île des côtes de Bretagne, nommée l'île de Goël, où, de temps immémorial, deux familles rivales se livraient à des entreprises de pêche. L'une de ces familles est représentée par deux frères : Richard et Landry. L'autre est représentée par deux sœurs : Marianne et Jeannine. Toutes deux s'étaient éprises de Richard, et les deux frères aimaient Jeannine également. Richard s'est marié pour Landry, il l'a marié, puis il est parti pour des mers lointaines, d'où il a juré de ne jamais revenir. Landry, sur ces entrefaites, s'est adonné à la pirognerie et à la pèsselle. Chez Marianne, en même temps, s'est développé un appétit de domination qui lui fait profiter des vices de son beau-frère pour ruiner la pêcherie. Jeannine est désormais la plus malheureuse des femmes, battue par son mari, méprisée par sa sœur.

Au moment où l'action commence, la pauvre épouse pleure en réparant un vieux filet. C'est l'heure où les pêcheurs prennent la mer. Le temps paraît beau, mais un vieillard, qui vient d'embarquer ses deux petits fils, ne regarde pas l'horizon sans inquiétude. Des nuages là-bas se forment comme une menace d'ouragan. On annonce qu'un navire inconnu est en train de se perdre parmi les brisants de la côte. S'il ne réussit à gagner la baie de Grâce, plus d'espoir pour lui. Il la gagne. Un étranger débarque — et l'on reconnaît Richard lui-même. Il amène avec lui une petite Indienne, Lulu, qui le suit partout. Jeté sur ce rocher par le flot, il y apporte la tempête morale. Jeannine souffre — et il l'aime toujours. Son devoir est tout tracé : il la défendra.

Ce premier acte est, incontestablement, d'une belle couleur poétique, nous sommes en un milieu réel d'une vérité légendaire. La musique pourra s'y adapter parfaitement. J'avoue, cependant, que l'invention du personnage de Lulu m'étonne un peu. M. Zola aurait bien dû laisser au répertoire des auteurs d'opéras-comiques dans le genre du *Spahi*.

Marianne, on le devine, n'a pu voir sans dépit le retour de Richard, car, tout de suite, elle l'a reconnu toujours amoureux de Jeannine. Elle sait qu'ils vont se rendre au bord de la baie de Grâce, au pied d'un arbre sacré — l'arbre qui chante pour les amants, et dont les amants sincères entendent seuls la voix surnaturelle. Aussitôt, elle prévient Landry et lui ménage le moyen de surprendre le couple au rendez-vous. Landry est pris d'une jalousie furieuse. Il veut tuer les coupables ; mais Marianne le retient, et il se laisse retenir.

Ici j'accepte très volontiers l'invention de l'arbre qui chante. Elle est d'ordre populaire et très favorable à la musique. Deux raisons pour une de l'agrément même de l'aimer. Mais je comprends mal le caractère de Richard. Haut de cœur et d'âme, tel qu'il nous est peint, ayant sacrifié son propre bonheur au bonheur de son frère, je m'explique à merveille qu'il veuille sauver Jeannine, mais point du tout qu'il ne se défende pas lui-même contre son propre amour. Son cas est moralement fort mauvais. On peut alléguer l'entraînement fatal. Seulement, son caractère et ses antécédents étant connus, cet entraînement ne saurait être si rapide. Il eût dû pour le justifier, ou l'emploi d'un philtre, ou la définition d'une autre nature d'homme. Et puis, quel rôle joue auprès de lui cette petite Lulu ? On semble la considérer comme un simple et charmant oiseau des îles. Point du tout : c'est une femme.

Enfin, je suis tout surpris de l'attitude de Landry. Ayant saisi sur le fait le crime de sa femme et tué son frère, que ne les a-t-il criés et crier qu'il les tue ? Que ne les a-t-il tués à l'instant ? Il n'a, que je sache, ni l'âge, ni les raisons de longanimité du roi Marke de *Tristan et Isolde*. Son seul motif de différer, c'est que Marianne le lui demande, en lui promettant qu'il accomplira le meurtre, « chez elle, cette nuit ». Il se peut que Marianne ait ses desseins et nous l'allons bien voir ; mais la patience de Landry n'en est pas moins extraordinaire. J'ai comme une idée et qui s'agit surtout de préparer le troisième acte et de faire coincider l'ouragan moral et l'ouragan matériel. La combinaison est déjà par elle-même assez artificielle et romantique. J'ai peur de l'ouragan du *Roi s'amuse* chez Saltabail.

Arrivons donc à ce troisième acte. La tempête a éclaté, terrible, sur la mer. Richard et Jeannine sont sous le toit de Marianne. Le dessein de cette femme perverse se décale brusquement : elle insinue à Richard, qu'elle a aimé et qu'elle aime encore, de l'épouser. Naturellement, il n'y peut consentir. Là-dessus, Landry survient : il tend un couteau à son frère pour se battre en duel avec lui. Jeannine assiste à cette scène sans dire un mot. Au moment où Landry va décidément se ruer sur Richard, Marianne se ravise : elle ne veut pas de cet égorgement. Puis, brusquement, elle prend le couteau et, de sa propre main, tue Landry lui-même. Oh, comprend, à la réflexion, ces évolutions psychologiques, mais elles sont à ce point sursautantes et si peu éclaircies au théâtre, qu'on a peine à les suivre. Marianne au théâtre, qu'on a peine à les suivre ; mais on n'avait pas eu soin de nous avertir. Son caractère est vraiment trop vague.

L'acte se termine par les plaintes du vieux pêcheur dont les deux petits fils sont morts et qui, se heurtant au corps de Landry, ne se demande même pas comment la mort lui est venue. On indique d'un mot que « l'ouragan l'a tué ». Mais inutile d'insister sur ce point, puisque nous sommes dans un milieu légendaire.

Enfin, le dénouement est proche. C'est le matin. L'aurore se lève, radieuse, sur le calme de la mer. Sur la grève, Marianne s'abandonne à sa rêverie. Richard et Jeannine vont partir. Marianne les voit et leur dit : « Partez tout de suite, car tout à l'heure je ne sais ce que je ferais. » Mais, alors, c'est au tour de Jeannine de ne plus vouloir s'éloigner. Richard se récrie : il est impossible qu'elle reste dans cette île où le spectre de son mari lui apparaît partout. Et, soudain, tout change. Lulu se présente : elle annonce que l'heure du départ est venue. Richard trouve, maintenant, excellent que les deux sœurs restent ensemble pour se consoler l'une l'autre. Il leur fait des adieux de personnage ibsenien et conclut de la sorte : « Si mon amer souvenir peut vous être de quelque douceur, gardez-le comme le parfum de l'amour le plus fort, celui qui ne s'est point contenté. » Et le voilà partant, appuyé sur l'épaule de Lulu, pour « l'éternel voyage ».

Je suis de la franche et de la plus simple bonne foi du monde. J'ai fait ce que j'ai pu pour pénétrer cette conclusion et la mettre d'accord avec ce que je savais des héros. Je n'ai pu y parvenir.

Certes, le romancier se donnant licence de développer un tel sujet dans toute l'étendue d'un livre, eût trouvé moyen d'éclaircir les mobiles, de définir les psychologies, de rattacher les circonstances et de créer une unité intérieure à son drame. Mais il n'est pas suffisamment auteur dramatique. Le raccourci de la scène ne lui convient pas. Il brouille, à ce qu'il me semble, les idées et les faits, combiné imprudemment et se laisse aller à la dérive. C'est ainsi du moins que, malgré la meilleure volonté, je me sens forcé de juger son *Ouragan*.

Au surplus, au point de vue particulier de la musique et quelques réserves que j'aie dû faire sur le fond, je conviens volontiers que ce drame est supérieur à *Messidor*.

En ce qui touche la partition, j'y vois, d'un bout à l'autre, un très honnête et très haut effort. Je n'ai pas besoin de dire que le développement y est thématique et que la déclamation est irréprochable. Chose curieuse, d'ailleurs, l'inspiration de M. Bruneau s'affilie en bien des se-

nes de son œuvre à celle de son maître, M. Massenet. Par contre, il ne craint pas les successions tonales et les rudesses harmoniques. Il me semble même qu'il, les aime trop.

Pour abrégé, les parties qui me paraissent le plus remarquables sont, d'abord, le poétique début du premier acte et la scène entre les deux femmes. C'est ensuite le duo d'amour du second acte, mêlé de pensée et de passion, où éclat le chant de l'arbre sacré. En l'entr'acte du troisième acte, par trop accentué d'un obstiné dessin de trompette, une belle phrase se développe. J'ai aussi présentée la cantilène expressive des aveux de Marianne à Pierre. Le quatrième acte, enfin, s'engage d'une façon très douce, rappelée du prélude. Pourtant, durant la rêverie de Marianne, je m'étonne que rien, à l'orchestre, ne rappelle de dernière scène si peu d'harmonie. La dernière scène aurait de la noblesse si la situation n'était — tranchons le mot — incompréhensible ou ridicule.

Je crois qu'en maintes pages M. Bruneau a été victime des incertitudes du poème. Les formes de la prose, même rythmique, de M. Zola, ne sont pas toujours très favorables à l'expansion mélodique. On sent, par places, l'embarras des paquets de mots. Il en résulte des complications, des sécheresses. Assurément, la déclamation du musicien est très sûre. Malheureusement, le verbe fourni à la musique n'est pas toujours purement musical.

Telles sont mes impressions. Le public a, finalement, bien accueilli l'œuvre. Il sied de dire qu'elle est très bien présentée par les chanteurs de l'Opéra-Comique. Le rôle de Richard a valu de chauds applaudissements au baryton Bourbon. Celui de Pierre, écrit un peu trop bas pour le ténor Maréchal, n'en a pas moins été tenu fort honorablement par cet artiste. Les deux personnages féminins sont dévolus à Mme Delna, dont on sait le riche organe, et par Mlle Raunay, toujours noble et pure. M. Dufrane interprétait dignement le rôle épisodique du vieux pêcheur. On n'a eu qu'à louer l'orchestre, sous la direction de M. Luigini, et qu'à admirer les décors, tous de la plus grande beauté.

Fourcaud

Courrier des Spectacles

À l'Opéra, il est question, pour la fin de la saison, d'une reprise de *l'Africain* de Meyerbeer.

La seconde représentation du *Roi de Paris*, de Georges Hue, a pleinement confirmé le grand succès musical de la première.

L'interprétation avec Delmas, Vaguet, Noté et Mme Bosman a été hors de pair, et le public a fait à ces excellents artistes une véritable ovation à la chute du rideau.

La représentation s'est terminée par le délicieux ballet de Delibes, *Coppélia*, avec Mlle Sandrini, ravissante de grâce et d'esprit dans le rôle principal qu'elle danse avec son succès habituel.

À la Comédie-Française, le comité s'est réuni hier, sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter la lecture de trois pièces en un acte, dont une a été refusée et les deux autres reçues à correction.

Deux lectures qui devaient avoir lieu la semaine dernière, celles d'une pièce de M. Jacques Normand et d'un acte de M. Lecorbeiller, ont été ajournées, à la sollicitation des auteurs.

La Comédie-Française donne ce soir pour l'abonnement du mardi *On ne badine pas avec l'amour*, précédé du *Res-de-chaussée* et suivi du *Baiser*.

La *Course du flambeau*, l'émuante pièce de M. Paul Hervieu, que joue en ce moment le Vaudeville, n'est pas seulement une œuvre d'une psychologie dramatique puissante. L'auteur y a développé les sentiments maternels avec une intensité profonde et touchante tout à la fois. Elle offre un spectacle curieux et captivant.

Mme Réjane a fait du rôle de Sabine Revel une des plus glorieuses créations de sa carrière.

Aussi le Vaudeville jouera-t-il la pièce de M. Hervieu jusqu'à la fin de la saison. Et au lieu de cesser ses matinées comme d'habitude, à la fin d'avril, il donnera exceptionnellement encore une matinée de la *Course du flambeau*, le dimanche 5 mai.

M. Porel profite de ses loisirs pour étudier d'utiles améliorations à apporter dans son théâtre au point de vue de l'élégance et du confortable.

De plus, ayant promis à quelques artistes qu'il les entendrait dans le courant de mai, M. Porel fixe dès maintenant, pour ces auditions, les dates des jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 mai, de deux heures à quatre heures.

Le théâtre du Châtelet recule à demain mercredi la reprise du *Tour du Monde en 80 jours*, M. Rochard ayant dû au dernier moment renoncer au concours de « Miss Helyett », l'éléphant du Jardin d'Acclimatation, qui devait figurer dans cette pièce.

M. Rochard a donc télégraphié aussitôt dans toutes les directions, et hier au soir un imprésario de Hambourg l'a avisé qu'il lui adressait sur-le-champ un superbe pachyderme tout dressé. Le directeur du Châtelet a accepté avec empressement cette offre et attendra vingt-quatre heures encore l'arrivée de son nouveau pensionnaire. Mais, passé ce délai, il est décidé à donner quand même demain la reprise de la célèbre pièce de D'Ennery et Jules-Verne.

Vive l'armée! le joyeux petit acte de M. Pierre Wolff, sera joué dans la grande tournée que fera cet été M. Albert Brasseur, avec la *Petite Fonctionnaire*, le nouveau grand succès du théâtre des Nouveautés.

À propos de M. Pierre Wolff, annonçons que le jeune et spirituel auteur met la dernière main à deux nouvelles comédies qui seront jouées l'hiver prochain. La première pour le théâtre du Vaudeville est intitulée le *Cadre*, et la seconde le *Curé de campagne*.

Demain mercredi, à la Gaité, première représentation (reprise) du *Grand Mogol*, de Chivot, Duru et Audran, pour les représentations de Mme Rosalia Lambrecht.

De Londres : Mme Adelina Patti donnera dans le courant de cet été deux représentations à Londres. Le 30 mai, la diva chantera à Groyn-Hall au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, et le 15 juin elle se fera entendre à Albert-Hall. Là elle touchera un cachet de... 25,000 francs.

A ce compte-là on peut donner une mesure, même une soirée pour rien.

La grande tournée que Mme Réjane doit faire en Angleterre, sous la direction de l'imprésario Dorval, commencera par Dublin, où elle donnera le 12 juin sa première représentation au Théâtre Royal. A dater du 17 juin, Mme Réjane donnera une série de représentations au théâtre Coronet, de Notting Hill, où elle jouera *Mme Sans-Gêne*, *Sapho*, *Ma Cousine* et *Frou-frou*.

D'après un télégramme que nous recevons de New-York, la troupe d'opéra de M. Grau et la troupe de Mme Sarah Bernhardt et de M. Coquelin donneront ensemble leur soirée d'adieux, au Metropolitan Opera House, avant de s'embarquer pour l'Europe. Les deux troupes ont dressé un programme commun. Deux cinq jours que les journaux de New-York ont publié cette nouvelle, le public assiege le bureau de location ; les loges atteignent des prix fantastiques. Mais, avec des noms comme ceux-ci sur une affiche : Bernhardt, Calvé, Reszke, Coquelin, Melba, quel est le directeur qui ne se montrerait pas exigeant ?

L'autre jour, c'était le président Mac-Kinley dont nous signalions l'entrée de plain-pied dans le « bâtiment ». Aujourd'hui, c'est une recrue encore plus illustre que reçoit, dans son sein... cosmopolite, le monde théâtral : S. M. l'empereur Guillaume II est devenu membre d'un club théâtral américain !

Ceci, n'est-ce pas, vaut bien quelques mots d'explication.

L'année dernière, des fanatiques de Shakespeare fondaient aux Etats-Unis le Shakespeare Birthday Club, société qui se donnait pour but de célébrer chaque année la mémoire de l'illustre poète en organisant une solennelle représentation de l'une de ses œuvres le jour anniversaire de sa naissance (23 avril). Au fond, c'était une sorte de religion littéraire qui se fondait — nous eûmes, nous, l'Hugolâtrie ! — avec comités et sous-comités dans toutes les principales villes du monde anglo-saxon.

Les membres se recrutèrent principalement parmi les acteurs d'Amérique et d'Angleterre, circonstance à noter, car elle donnera lieu au « practical joke » que voici : Il y a quelques semaines, M. Everett King, fondateur et secrétaire du club, se sentant en veine de gaieté, adressa, dans son meilleur style, une lettre à l'empereur, où il déclarait que « la Renommée lui avait appris que Sa Majesté était un enthousiaste de Shakespeare et qu'en conséquence il espérait que Sa Majesté se ferait un plaisir, et un devoir, de devenir membre du nouveau club ».

Personne, M. King moins que tout autre, ne se souvenait déjà de cette audacieuse invitation, lorsque, la semaine dernière, le Lemce-Terrioux new-yorkais reçut une lettre d'un aide de camp de l'empereur, annonçant que « Sa Majesté Impériale avait été très sensible à l'attention du club, qu'elle acceptait l'invitation, et qu'elle se ferait un devoir d'en-